

## LA POINTE DES ARESQUIERS.

Aziz m'avait filé rencard au Wave. Comme d'habitude, il était en retard. Droit devant, c'était la mer, blanche en lisière de plage et découpée des enrochements noirs; derrière, la musique, les rythmes du sampler cracheur de rap comme une barrière contre les lumières de la ville. Frontignan, le bord d'eau, la frontière de l'autre côté de l'étang d'Ingril et du canal. Deux grands chiens jaunes jouaient à se renifler sur la plage entre la mer et la musique. Aux tables, des types et des filles grignotaient des frites en buvant de la bière. Ils attendaient sans doute que quelque chose se passe.

Le Wave Rider, hors saison, sur la plage des Aresquiers, c'est le bout du monde quand on a fini par comprendre que le monde n'a pas de bout. La terre est tellement ronde que rien ni personne ne peut l'empêcher de tourner, mais ici, on peut s'asseoir entre le jour d'hier qui meurt et le jour de demain qui tarde. La musique protège des idées noires de la nuit. C'est un lieu immobile sous les étoiles.

"Faut qu'on s'arrache" m'avait dit Aziz. "Faut qu'on s'arrache d'ici avant de s'envaser comme des palourdes. Faut qu'on se tire, qu'on se casse, qu'on se nachève, qu'on se bouge avant que le sommeil nous prenne. Un jour, si tu n'y fais pas gaffe, tu es peinard dans ton coin, et tu commences à bailler : deux petites bulles à la surface des journées. Un type te colle la main sur l'épaule, comme une arseillère sous la palourde, et tu te retrouves serveur de pizzeria, manutentionnaire intérimaire à la coopérative, en stage, en formation ou C.E.S. aux espaces verts. Un jour, tu claques deux bulles à la surface de l'eau et tu te retrouves avec un éduc' au cul. Faut qu'on se bouge, Greg! Si on

ne se bouge pas, ils vont finir par nous faire bouger et ce ne sera pas forcément dans la direction qui nous arrange."

C'est cela qu'il disait, Aziz. C'est toujours ce qu'il dit, qu'il faut bouger, sinon, on nous bougera. Il parle de Montpellier, de Marseille et de Paris. Il parle de la vie comme des joutes de la Saint-Louis, debout, face à face à pousser sans finasser comme les grandes maïsses de Sète. Il a raison. Je sais bien qu'il a raison. Mais comment ne pas se faire piéger? Tout ceux d'ici sont des voyageurs venus d'ailleurs, même les ventres bleus, venus de Grèce ou d'Italie il y a si longtemps que leurs bateaux se sont enlisés aujourd'hui au fond de leur mémoire. Il n'y a que les gitans qui se souviennent que toutes les maisons ont des roues. Tous les autres ont leur roulotte ensablée dans la tête. Les Espagnols d'Almería et d'ailleurs, ceux de 14 qui venaient travailler; ceux de 37 qui cherchaient la République et qu'on a laissé crever sur les plages, ceux qu'on a donnés plus tard aux Allemands qui n'étaient pas encore des touristes, les gars de la Mobil, descendus du Nord, venus de la mer, ceux des salins, du soufre et des ciments, les vieux à la retraite poussés par les rêves de pastaga peinard sur les terrasses des cafés. De tous côtés on est venu ici comme on arrive au paradis, entre la mer et la garrigue, entre le sel et le muscat, sous le soleil, toujours, dont les imbéciles prétendent qu'il rend la misère moins pénible et la retraite plus douce.

"Les palourdes", c'est comme cela qu'Aziz appelle les papets qui discutent le matin debout sur la place de l'hôtel de Ville. "Les papets palourdes plantés papotants sous les platanes" dit Aziz, "regarde-les au fond des yeux, tu y verras ton avenir. C'est quoi ta vie? C'est quoi ton ambition? Une part de soleil pour réchauffer ton arthrose? Bouge, Greg, il faut bouger!"

Il parle bien, Aziz, c'est sans doute ce qu'il fait de mieux. Si on pouvait être payé pour causer, il aurait fait fortune depuis un sacré bout de temps. Mais pour ce qui est de gagner de la thune, mieux vaut apprendre à fermer sa gueule. Il cause bien, Aziz, mais il est tellement ébloui par les mots qu'il aligne qu'il ne voit plus le monde comme il est. Il ne voit même pas qu'ici même la mer a du mal à se bouger.

Il y a longtemps, c'est Mamie qui me l'a raconté, avant même le temps où la Mobil ressemblait la nuit à un immense bateau illuminé dans la baie, les vignes descendaient jusqu'à la plage aux Aresquiers. La mer était libre. L'hiver, les vagues passaient les vignes et les dunes et faisaient halte dans l'étang d'Ingril. Elles repartaient au printemps en laissant là les poissons, les cigales de mer et les coquillages de toutes sortes, colombelles, truitelles, porcelaines, troques, chapeaux chinois, bucardes, tritons, natices, cassidaires et peignes de Jacob. En ce temps-là, la mer amenait et enlevait le sable des dunes à sa guise et les gens allaient et venaient comme la vie les poussait. Frontignan était un carrefour et non un cul de sac. C'était avant les enrochements, les pierres immigrées, arrachées aux collines de la garrigue pour protéger le béton des promoteurs. Quand la mer est prisonnière, comment rêver une vie libre?

**D**evant la scène du Wave encore déserte, un type dansait au son de la musique avec un yoyo qu'il envoyait valdinguer dans tous les sens. Le papillon de caoutchouc volait et tournoyait dans l'air, filait entre ses jambes, dans son dos et au-dessus de sa tête pour toujours retomber sur son fil, exactement, entre les deux bâtons que le gars agitait imperceptiblement de gestes précis et nets. Au bar, un vieux pérorait dans la langue de Popeye devant sa carte d'ancien combattant étalée sur le comptoir. "Ancien con battu, assujetti la babotte, exclu silence de la société" disait le vieux.

"Assistance publique, trois mois les écoles et onze langues. Les ports, le baluchon, l'honneur... pas de faillite. Le Djebel, l'Indo, Suez et tout le soleil d'Afrique, là, sous le crâne. Œil de verre, bras mécanique recousu ficelle militaire. Bioman coefficient intellect zéro mais tout vu, tout couru, ma pomme. Venu une main devant une main derrière, repartirai kif kif. Baroud terminé votre honneur. Merci, j'ai donné." Et il emmêlait les fils de sa vie en désordre au-dessus de sa mousse de bière, plein de science et de confusion, plein de savoirs et d'expériences impossibles à transmettre. L'autre, pendant ce temps-là, sur le devant de la scène, faisait voltiger son papillon au bout de ses deux bâtons de bois. C'est comme cela que causait Aziz, comme le type au yoyo, avec des mots incroyables qui barraient dans tous les sens et des raisonnements impeccables qu'il récupérait en équilibre au bout de chacune de ses phrases. C'est comme cela qu'il faudrait vivre sa vie, comme un jongleur, avec la folie du vieux et les mots pour la dire.

Dans les enceintes, la musique rapait l'histoire d'un gars de retour sans être jamais parti. J'ai pris cela pour moi et ça m'a fait mal.

Je me suis éloigné des lumières du Wave et des basses électriques de la musique qui me pompaient la tête à vide. Je suis allé m'asseoir sur les rochers, au plus près de la mer, au plus près de la vie.

"Homme libre, toujours tu chériras la mer". C'est un truc qui m'est revenu en regardant les vagues, un truc que j'ai dû apprendre à l'école et qui est resté quand presque tout le reste a fichu le camp. C'était le bon temps, l'école, tout compte fait... La petite école... On se voyait sans rire explorateur ou cosmonaute. On délirait qu'un jour on creuserait une piscine à la place du parking de la cité Fayolle et que des toboggans descendraient directement des appartements dans le bassin. On savait bien que ça ne se ferait jamais, mais on aimait y croire. On avait dix ans, le monde nous appartenait. Le

dire, c'était le faire. On n'imaginait pas encore que pour y entrer pour de bon il faudrait faire la queue et prendre son ticket. Aux Mouettes, le mercredi, on était trappeurs dans le teepee de bois, gardiens de phare dans la tour et commandant Cousteau dans une flaque où barbotait une crevette. L'avenir était si vaste qu'il nous mangeait la tête. On ne remarquait même pas les peintures crasseuses, les plafonds déglingués et les bâtiments à moitié à l'abandon. Il suffisait qu'on monte sur des échasses pour se rapprocher du soleil. Et voilà qu'à présent, comme les papets papoteurs des platanes, je voyais l'avenir par-dessus mon épaule.

**J**'étais comme le Wave Rider, immobile sous les étoiles dans un monde qui avait cessé de tourner. Ce n'est rien de dire que j'étais mal. J'étais hyper mal. Je commençais à penser qu'Aziz m'avait posé un lapin. C'était un soir à se laisser embarquer par une vague, si les vagues avaient eu la bonne idée de foutre le camp d'ici et de rouler en marche arrière jusqu'au milieu de la mer pour y plonger dans le noir, là où reposent les amphores grecques, les médailles napoléoniennes et tout ce que le temps a enfoui au large des côtes de Frontignan. Mais il n'y a que dans les rêves de gamin qu'on chevauche les vagues - Wave Rider - le sel sur les lèvres et le vent dans les cheveux, dans les rêves de gosses et les pubs menteuses de la télé. Les vagues en vrai, les vraies vagues, sont obstinées et fidèles comme le temps. Elles ramènent tout à la plage, les bois flottés, les galets polis, les pierres usées mais aussi les bouteilles d'ambre solaire, les sacs plastique de chez Leclerc, les mégots, les seringues et les capotes. Elle a une mémoire fantastique, la mer. Elle n'oublie jamais rien. On peut prévoir qu'un jour elle nous rebalancera à la figure les fûts de déchets en plomb et en acier qu'on lui enfourne aujourd'hui à pleins conteneurs

Je me sentais sale, de la vase plein la tête comme une épave de 17 ans orpheline de la mer. C'était un soir à chercher la vague et le vent, n'importe quelle vague et n'importe quel vent. Un soir à se laisser embarquer par n'importe qui, n'importe quoi, une nuit à chevaucher n'importe quelle monture, la fumée dans la tête, le poison dans les veines ou le soleil par les trous de nez comme une explosion entre les deux oreilles. N'importe quoi plutôt que ce goût de vase qui me sortait par tous les pores de la peau. Il y a des soirs comme cela où le monde semble tellement bloqué qu'on s'embarquerait sur la plus pute des illusions. Histoire que ça bouge, histoire que ça vive. Easy Rider.

Du bord de l'eau noire, assis sur mon rocher, il ne me parvenait plus de la musique du Wave que des vagues de basses lointaines comme le battement de mon propre cœur trop à l'étroit. C'était un truc à vous éclater la poitrine, un truc à hurler comme un dément pour réveiller toutes les palourdes de l'étang des culs levés. Easy Rider.

**J**e me suis arraché de mon rocher et j'ai gagné le bout de chemin où j'avais laissé mon 103. J'ai allumé le phare et je suis descendu sans forcer jusqu'à la route des Aresquiers en évitant les pierres. Là, sur la route, j'ai éteints le phare de la mobylette et j'ai respiré à m'en péter les poumons, comme si c'était la dernière fois. Tous feux éteints, j'ai commencé à rouler. Le moteur pétaradait entre mes jambes un vieux délire techno que j'ai poussé crescendo. Alors, j'ai senti le vent. Le vent sur mon visage et la terre sous moi qui commençait à tourner, la terre toute entière qui reprenait sa course sous les pneus de mon 103. J'ai accéléré. Le vent soufflait de plus en plus fort et c'est moi qui faisais naître le vent. J'étais le vent, le maître du vent qui sifflait à mes oreilles "Fonce Greg! Fonce!"

Je me suis aplati sur la machine pour laisser filer le vent, pour prendre encore de la vitesse, pour que tourne plus vite encore la terre sous mes roues. C'est à peine si je touchais le sol. A cent trente ou cent quarante à l'heure, la machine vibrait comme un fétu de paille sur la crête d'une vague et je vibraï avec elle. Wave Rider. Le cavalier de la vague, celui qui, dans le noir, comme le hamster aveugle dans sa cage, fait tourner la planète fatiguée. J'étais le bruit, j'étais le vent, j'étais vivant. Un caillou sur l'asphalte, une branche de tamaris au milieu de la route aurait suffi à me jeter au ciel. Le vent ne craint pas les étoiles.

Deux yeux blancs, soudain, au bout de la route droite. Deux lumières blanches surplombées de l'éclair plus faible d'un gyrophare bleu. Deux phares et une balise comme l'entrée d'un port. Je n'ai pas ralenti. J'étais la déferlante qu'aucune digue n'arrête. Code... phare... code... phare... Les flics m'avaient vu. Ils avançaient lentement vers moi au milieu de la route pour me forcer à m'arrêter. Je volais vers eux, un coup dans le noir, un coup dans la lumière au rythme de leurs signaux. A cette vitesse, la moindre pression sur le guidon m'aurait expédié en vol plané. A tout prendre, pourquoi pas le capot des keufs? Pour s'évader dans les étoiles mieux vaut un capot de bagnole de flics qu'un bout de bois bête oublié sur la route.

J'ai fermé les yeux dans la lumière blanche qui m'enveloppait à présent tout entier. Wave Rider. Hell Angel en 103 Peugeot, dans le vacarme du pot et l'odeur du métal brûlant. Droit devant. Sans embrouille, comme aux joutes. Droit devant dans l'attente du choc.

Un hurlement de sirène comme le cri d'un train lancé à grande vitesse sous un tunnel. Un crissement de frein. C'est tout. Et de nouveau le noir. Je n'ai pas dévié d'un pouce de ma route. J'ai ralenti et je me suis redressé sur la selle. Le vent sur mon visage

était froid comme le Mistral de décembre. Quand je me suis retourné, j'ai vu, à une centaine de mètres derrière moi, le gyrophare bleu immobile et bancal au-dessus des feux rouges à l'arrière de la voiture. Deux silhouettes armées de lampes-torches fouillaient la nuit sans pouvoir m'atteindre. Les keufs s'étaient balancés dans le fossé pour me laisser passer. Il m'est revenu en tête un bout de chanson du vieux Sétois moustachu qui voulait être enterré sur la plage de la Corniche " Ça ne fait rien, il y a des flics bien singuliers..." Et je me suis écroulé de rire sur mon guidon.

J'ai fait demi-tour. Je suis revenu sans trop forcer vers les deux keufs qui se grattaient le képi près de leur voiture. Ils m'ont bien balancé quelques signaux avec leurs lampes-torches, mais ils n'ont pas vraiment tenté de m'empêcher de passer.

"P'tit con!" a gueulé un des gars à mon passage.

Je me suis contenté d'un signe de la main. Un sourire aurait poussé le bouchon un peu trop loin. Ensuite, j'ai planqué mon 103 dans un fossé, à bonne distance du Wave pour que le patron n'ait pas d'ennuis, et je suis remonté à pied jusqu'à la guinguette par la plage.

J'étais bien, débarrassé de la vase et des idées noires. La mer claquait ses vagues sur les rochers sans avoir l'air de leur en vouloir. Il soufflait une brise tiède qui sentait l'approche de l'été et l'arrivée des vacancières. J'avais une faim de loup, une faim de frites et de peaux douces.

Quand je suis arrivé au Wave, Aziz s'agitait avec ses potes autour de la scène à brancher des amplis.

— Putain, il m'a dit, qu'est-ce que tu branlais? On dirait que tu arrives d'Agde par la plage!"

C'était un peu ça, mais je ne lui ai pas raconté tout de suite. Il avait du boulot. Ce soir-là, Aziz passait avec son groupe sur la scène du Wave Rider. Je l'ai bien écouté. Ça m'a fait plaisir d'entendre chanter par un ami tout ce que j'avais dans la tête. L'avenir dans le rétroviseur, les existences ensablées, le fric, le béton, les magouilles et tous ces trucs qui nous bouffent la vie, Aziz les rapait en dansant et ça me nettoyait la tête encore mieux qu'une pointe en 103. Y avait des filles, et Khadija qui était venue avec une copine. Je me voyais assez bien finir la soirée sympa.

Sur le coup d'une heure du matin, comme Aziz et son groupe terminaient leur concert, les flics ont déboulé sur la plage. Ils cherchaient un jeune avec un 103 trafiqué qui avait balancé une patrouille au fossé. Personne n'a rigolé. Ils ont relevé les identités. Ils n'ont rien trouvé d'intéressant. Pas de 103 gonflé à proximité, pas de dope, pas même un mégot de shit. Déçus, les gars, d'être venus si tard pour rien. Quand ils ont été repartis, j'ai raconté ma soirée à Aziz. Je croyais qu'il allait se marrer, mais cela ne l'a pas fait rire. Il m'a dit exactement la même chose que le keuf sur le bord de la route:

— P'tit con! Et il a ajouté : Toi, Greg, tu devrais prendre des cours de vocabulaire. Quand je te dis qu'il faut se bouger, je ne te dis pas qu'il faut s'agiter. Tu ne tomberas pas toujours sur un gars qui préfère cabosser sa caisse que de se faire un jeune sur une mobylette."

Ce qui m'a fait mal c'est que Khadija avait l'air complètement d'accord avec lui. On est rentré en ville avec la camionnette du groupe. Pour la fin de soirée sympa, c'était un peu râpé.

Quelques jours plus tard, en passant sur la place de l'Hôtel de Ville, je suis tombé sur une centaine de gamins qui jouaient un spectacle avec une troupe de théâtre. C'était du délire tous ces gamins déguisés qui se défonçaient sur des échasses pour raconter

l'histoire d'un roi que personne ne connaît. Mais ce qui était le plus fou, c'était tous les vieux, les parents, les grands-parents et même d'autres qui n'avaient rien à voir avec la famille qui regardaient les gosses et qui avaient l'air encore plus heureux qu'eux. D'habitude, à dix heures du soir, la place de l'Hôtel de Ville, c'est plutôt le genre cimetière après extinction des feux. Ce soir-là, longtemps après que le spectacle soit achevé, il est resté des gens à discuter aux terrasses, des gens qui ne s'étaient peut-être jamais rencontrés avant. C'est là que j'ai compris la différence entre "se bouger" et "s'agiter".

Aujourd'hui, quand un gars me dit qu'à Frontignan c'est mort, j'ai envie de lui demander si lui il est vraiment vivant.

©Dominique Lemaire 1995.